

---

# PASSÉS COMPOSÉS

---

Une enquête du Commandant Morin

MARIE LARANTEC



---

## IL Y A LONGTEMPS

---

**L**a jeune femme était assise à la terrasse d'un café proche du métro Saint-Michel. Elle consultait le *Guide de Paris mystérieux*. Très absorbée par sa lecture, elle prenait de temps en temps des notes dans un petit carnet, constituant un circuit de visites.

L'homme s'assit à la table voisine. Au bout de quelques minutes, il adressa la parole à la jeune femme avec un large sourire.

— Excusez-moi, Mademoiselle, je vois que vous vous intéressez aux mystères de Paris. Vous n'êtes pas d'ici n'est-ce pas ? Est-ce que je peux vous aider ? Je suis moi-même arrivé de province et lorsque je suis venu vivre à Paris pour ma licence d'histoire, j'ai eu la chance de rencontrer quelqu'un qui m'a fait découvrir grands et petits secrets de la ville. Je connais plus de secrets que la plupart des guides, qui ne font que donner des informations générales aux touristes. Même si le guide que vous consultez est bien fait, je peux vous montrer des endroits qu'il ne répertorie pas et vous raconter l'histoire des monuments dans de nombreux quartiers.

La jeune femme leva les yeux et répondit en s'appliquant dans un français hésitant.

— Je suis anglaise, Monsieur. Je viens pour quelques jours avec des amies. D'ailleurs, les voici. Au revoir, Monsieur.

— Tenez, voici mon numéro de téléphone. Si vous voulez surprendre vos amies, appelez-moi...

Il glissa vers elle un morceau de papier qu'elle glissa machinalement dans le guide avant de le jeter dans son sac et de courir rejoindre ses amies.

---

## JOUR 1

---

Sous le ciel étoilé, un parfum de lavande flottait dans l'air cristallin. Au loin, une chouette hululait en sourdine. Les occupants de la maison dormaient. La soirée s'était terminée tard et l'émotion des récentes semaines avait eu raison de leur résistance, avec un effet retard bien connu dans ce genre de circonstances.

Morin, quant à lui, n'arrivait pas à dormir, malgré la douceur de cette nuit de Provence. Plutôt que de continuer à faire la crêpe, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, s'exaspérant dans un lit aux draps en tire-bouchon, il sortit et s'assit devant la maison pour repenser aux événements inattendus qui avaient bouleversé sa vie récemment.

Cela faisait à peine une demi-heure que Morin était assis sur le banc de pierre adossé à la façade de la maison lorsque l'envie d'allumer une cigarette s'empara violemment de lui, lui rappelant sans ménagement les longues planques de sa vie antérieure. Il avait arrêté de fumer depuis plusieurs années, depuis la disparition de son mentor et ami, Édouard Le Coz, que le vilain crabe avait emporté dans ses pinces malfaisantes. Il pensait souvent à

leurs longues années de connivence et, en souvenir de son ami, s'était juré de ne plus jamais toucher une cigarette. Il était fier d'avoir tenu parole jusqu'à présent. Quelquefois, c'était vraiment surhumain.

Le Coz avait une trentaine d'années de plus que Morin. Il était entré dans la police par le plus grand des hasards quelques années avant celui-ci, peu de temps après son retour d'Algérie. Partageant les mêmes valeurs que Morin, il l'avait rapidement pris sous son aile et lui avait donné une formation tip top. Au fil des enquêtes et des nuits de filature, les deux hommes étaient devenus amis.

Le Coz n'avait jamais parlé de son séjour en Algérie dans la SAS<sup>1</sup> de Sidi Abderrahmane et Morin respectait son silence. Il avait observé que peu d'hommes pouvaient parler des guerres qu'ils avaient vécues. Malheureusement, quelques années après avoir quitté la PJ, Le Coz était tombé malade et n'était pas sorti vainqueur de son dernier combat.

Quelques semaines auparavant, la vie de Morin avait totalement basculé. De flic bien noté auprès de l'administration policière et particulièrement de ses chefs directs successifs, il était passé au statut peu enviable de « retiré des affaires », autoéjecté de son fauteuil en cuir usé. La génération montante de la dernière promotion de l'école de police avait eu raison de ses rêves.

Il avait bien conscience d'avoir manifesté de l'amour-propre en refusant de se plier à la nouvelle organisation de sa section. On lui avait soumis deux options : soit il fonctionnait selon des méthodes qui ne lui paraissaient pas correspondre à ses aspirations, ni à la bonne façon d'exercer son métier, soit il avait la possibilité de quitter ses fonctions avec une prime de départ en guise de compensation. Après mûre réflexion, il avait opté pour la mise en disponibilité mais n'en avait parlé à

aucune personne du service, préférant laisser croire qu'il partait définitivement.

Il lui semblait que dans la nouvelle organisation on faisait fi de l'aspect humain. L'imagerie « quai des Orfèvres » avec ses bonshommes à la pipe, à la gouaille « Michel Audiard » avait fait long feu. Morin lui-même avait déjà évolué dans une version plus froide que celle du cinéma, mais là on atteignait, selon lui, le sommet. Cela ne lui convenait pas. Il avait donc choisi de rendre insignes et armes, d'attendre pour y voir plus clair et d'aller, en attendant des jours meilleurs, exercer ses talents sous d'autres cieux, plus conformes à ses aspirations. Il était plutôt fier de lui car il n'avait pas réagi immédiatement. Il avait préféré ne pas tout envoyer promener, se donnant le temps de la réflexion.

Les discussions avec le DRH avaient duré trop longtemps à son goût et toutes les hypothèses avaient été envisagées. On aurait dit qu'ils ne voulaient pas le laisser partir... Plusieurs fois, il avait failli craquer, ne pas quitter cette grande maison et ce métier qu'il aimait tant, craignant de ne pas pouvoir s'engager dans une autre vie que celle qu'il menait depuis plus de trente ans. La police était sa véritable famille et les enquêtes avaient rythmé ses nuits et ses jours. Il avait alors essayé de se convaincre qu'il finirait par s'habituer aux nouvelles méthodes. On s'habitue à tout, paraît-il. Mais il s'était ressaisi et avait donné le pot d'un départ que tout le monde pensait irréversible. Le moment avait été solennel. Le cœur en berne, il avait abandonné son fauteuil, guidé par la haute opinion qu'il avait de l'exercice de son métier, et finalement, sous ce ciel de Rois mages au cœur de la Drôme provençale, il ne le regrettait pas.

Toujours passionné, il avait élucidé des affaires tordues, avait fréquenté des gens peu recommandables dont les codes d'honneur lui inspiraient, malgré tout, une certaine forme de respect. Il avait connu des lâches, prêts à donner ceux qui les aidaient

contre de l'argent ou des femmes. Il avait noué de profondes amitiés dans les différents milieux qu'il côtoyait et eu vent de tous les avatars de la vie de ses coéquipiers, bringuebalés au gré des affaires. Jamais il n'avait lâché une information qui devait demeurer secrète pour se faire valoir ou avoir de l'influence sur quelqu'un.

Dos appuyé au mur, jambes tendues, un pied nu croisé sur l'autre, il se remémorait l'enchaînement des événements récents qui avaient suivi son départ de la PJ. Et savourait la sérénité revenue.

S'il était tellement préoccupé, c'était parce qu'il avait quelques nouveaux mystères à éclaircir... et il avait besoin d'y réfléchir sérieusement. Tout comme il devait décider de sa future vie.

Il resta dehors à rêvasser jusqu'à ce que l'aube s'annonce dans un éclat incandescent et remonta dans sa chambre pour y rejoindre enfin Morphée, déterminé à mettre à profit les jours suivants pour renouer en profondeur avec la région et les amis, rattraper le temps perdu et faire des projets. Son téléphone portable ne lui en laissa pas la possibilité...



— Allo, Morin ?

La voix féminine qui résonna à l'oreille d'un Morin dans son premier sommeil, qui venait tout juste de s'abîmer dans ses rêves, ne lui était pas inconnue. Perdu entre rêve et réalité, il croyait être dans son bureau et que cette voix familière l'appelait pour lui passer un interlocuteur.

— Morin, tu m'entends ? C'est Sophie. Tu vois qui je suis ? insista la voix moqueuse. Je suis la secrétaire de ton ex-service.

Tu sais, les Parisiens qui étaient tes amis il n'y a pas si longtemps encore !

— Sophie, quelle bonne surprise !

Morin se dressa sur un coude, tout à fait réveillé d'un seul coup.

— Que se passe-t-il ? Je vous manque déjà ? On a décidé de me rappeler et de renvoyer à la crèche tous les petits blancs-becs qui squattent nos vieux fauteuils ? Non, je dis une bêtise, nos vieux fauteuils ne sont sûrement plus là eux non plus... Ils doivent être partis à la casse eux aussi.

— Pas du tout, répondit Sophie.

Morin la voyait refixer une épingle qui glissait de ses cheveux blonds amassés sur sa tête en un improbable chignon et remonter ses lunettes roses qui glissaient toujours sur son nez. Elle avait quelque chose de Pénélope Garcia de la série *Esprits criminels*.

— Tu n'y es pas du tout. Ici, on fait le gros dos et on essaie de se faire aux nouvelles méthodes. Nous sommes encore quelques dinosaures à résister. Hélas, je ne crois pas qu'on reviendra en arrière.

Morin aimait bien Sophie et son franc-parler. Tout le monde l'appréciait, d'ailleurs. Elle savait tout de chacun des membres de l'équipe : les prénoms des femmes et des enfants, l'adresse des écoles, les goûts culinaires, les petits défauts et les grandes qualités, et l'inverse. Elle connaissait même les coups de canif dans les contrats. Elle ne se privait pas de taquiner tout le monde, mais toujours avec subtilité et humour. Elle savait mettre une ambiance joyeuse quand les enquêtes piétinaient et elle possédait une mémoire d'éléphant, retrouvant toujours les détails des affaires qui étaient passées par ses classeurs. Elle était la mascotte du service mais n'en abusait pas. Morin était son préféré.

— Non, non, je ne t'appelle pas pour te donner ce genre de bonne nouvelle ni pour m'apitoyer sur mon sort. Je t'appelle parce que, figure-toi qu'en rangeant ton bureau, c'est-à-dire en faisant place nette de tout ce que tu aurais pu laisser derrière toi – ordre d'en haut – j'ai trouvé une grande enveloppe kraft coincée entre deux dossiers d'affaires non résolues, avec ton nom écrit à l'encre noire. Il me semble que c'est l'écriture de Le Coz. Je t'appelle pour savoir ce que tu veux que j'en fasse. À toutes fins utiles, je te signale qu'elle porte aussi la mention « personnel et confidentiel ».

— Personne n'en veut ?

— Ne dis pas de bêtises... Veux-tu que je te l'expédie quelque part ? Ou bien veux-tu venir la chercher ici et en profiter pour récupérer deux ou trois autres choses que j'ai mises de côté pour toi, des souvenirs d'enquêtes, des photos, que sais-je... les vestiges d'une vie de flic, quoi !

— Taquine-moi, ma belle ! Profites-en, je suis loin !

Ignorant l'interruption, Sophie reprit :

— Je te signale que le carton que j'ai trouvé contient plein de *cold cases* avec une note très courte de Le Coz disant : « Pour Morin, pour qu'il ne s'ennuie pas pendant ses vieux jours ! » Pour le coup, c'est signé de Le Coz. Tu pourras donc te repencher sur des affaires non résolues, pour le cas où tu t'ennuierais... Le Coz t'a laissé un sacré passe-temps dans ce carton. Je te mets tout de côté. À mon avis, les dossiers sont aux archives depuis longtemps. Je pense que Le Coz a fait des copies. C'est sympa de sa part d'avoir pensé à occuper tes vieux jours.

Morin repensa à son bureau avec un petit pincement au cœur. Il en avait passé, des heures excitantes, là-bas avec ses collègues et copains. Et plus particulièrement avec Le Coz, le plus proche de tous. Travailler en équipe à la recherche de criminels, ça crée des liens, même pour le plus misanthrope d'entre

tous. Il se dit que ce serait bien de remonter quelques jours à Paris et remettre un peu d'ordre dans son appartement, organiser le suivi de son courrier, confier son cactus à sa gardienne, en espérant qu'elle ne le prendrait pas pour elle, vu son caractère légèrement grincheux. Bref, organiser sa migration partielle vers la Drôme. Prudent, il voulait procéder par étapes et ne pas se jeter tête la première dans ce qui pourrait se révéler être une chimère.

— Non, ne t'embête pas, répondit Morin. Je suis parti trop rapidement de Paris. Il faut que je revienne quelques jours pour mettre de l'ordre dans mon désordre chez moi, régler quelques questions administratives.

— Toi, ranger ? C'est un scoop...

— Oui, c'est une nouveauté. Ce sera le côté pénible du voyage. Le côté sympa sera de venir vous voir et te débarrasser des vieilleries. Même si cela peut être quelquefois douloureux de remettre le nez dans le passé, il y a quand même de bons côtés quand on feuillette les vieux dossiers... J'en profiterai aussi pour vous raconter ce qui s'est passé ces derniers jours et pourquoi je suis parti au débotté. Tu ne seras pas déçue.

Puis, reprenant, et comme se parlant à lui-même, il ajouta :

— C'est tout de même bizarre cette enveloppe. Cela ne me dit rien. Je ne l'ai jamais vue, tu penses bien ! Elle semble ressurgir du fond d'un placard où elle serait restée invisible durant toutes ces années ! As-tu une idée de ce qu'elle contient ?

— Pas la moindre idée, avoua Sophie. Sauf qu'apparemment il y aurait peut-être une photo car il y a quelque chose à l'intérieur qui ressemble à un cadre. Mais il doit y avoir bien d'autres choses, elle est toute bombée. On dirait qu'elle est pleine de papiers. Désolée, mais tu devras attendre de l'ouvrir pour savoir...

Morin lui promit de la rappeler rapidement pour lui dire

quand il serait de retour, afin qu'elle puisse organiser un déjeuner avec ses plus proches collègues. Il précisa qu'il aimerait bien qu'elle réserve une table dans leur bistrot favori, témoin de tous leurs heureux événements et qu'elle soit de la partie bien entendu.

En forme malgré sa courte nuit, Morin sortit de son lit et se prépara à rejoindre les autres au rez-de-chaussée. Il devait prévenir sa sœur Amélie de son départ et lui rappeler qu'elle lui devait des réponses à deux ou trois questions. Notamment celles qu'il se posait sur les jumeaux, Violette et Emmanuel.

Lorsqu'il descendit les escaliers, il entendit le bruit confus d'une discussion où il crut percevoir le nom de Rose, la mère des jumeaux, mais toutes les conversations s'arrêtèrent net lorsqu'il sortit sur le pas de la porte. Le petit déjeuner les avait tous rassemblés devant la maison, autour de la table en fer forgé : Amélie, Charles, Guillaume et Louise, sa fiancée. Chacun aimait prolonger ce moment en laissant son regard courir sur les champs alentour et en vérifiant que le ciel bleu était sans nuages jusqu'à l'horizon. On n'avait rien inventé de mieux pour commencer une journée !

Amélie servit un café à Morin qui passa la tasse sous son nez, pour finir de se réveiller. Il fit semblant de n'avoir pas entendu la conversation qui s'était brusquement arrêtée lorsqu'il était sorti de la maison, ne souhaitant pas finalement lancer une discussion au sujet de Rose. Ce n'était pas le bon moment. Cela faisait, hélas, plusieurs jours que ce n'était pas le bon moment !

Lorsqu'il avait tenté d'en savoir plus au sujet d'Emmanuel et Violette, les jumeaux de Rose, Amélie avait botté en touche, jugeant que le moment n'était pas opportun. Les événements entourant la disparition de Guillaume et le retour au pays de Morin lui paraissaient suffisants comme charge émotionnelle pour l'instant. Il fallait que tout le monde digère tout cela, y

compris Morin. Il n'était donc pas question pour elle d'ajouter une révélation qui ferait à Morin l'effet d'un séisme force 10, bien qu'elle pensât qu'il se doutait déjà de la vérité. Il était donc resté sur sa faim et son voyage à Paris n'allait pas lui permettre d'en savoir plus rapidement...

Léchant avec gourmandise son index, sur lequel avait coulé un peu de confiture de figues maison, Morin indiqua, entre deux bouchées de pain croustillant, qu'il avait quelque chose à dire. Le silence se fit et les têtes se tournèrent vers lui.

— Je dois retourner à Paris pour une affaire bizarre — encore une.

Amélie releva la tête, alertée.

— Tu nous as assez vus, c'est ça ?

— Ne sois pas bête. Ce n'est probablement que pour une petite semaine. Imaginez un peu que notre fidèle Sophie, la secrétaire-maman du service qui devait vider une armoire emplies de tas de vieux dossiers, a trouvé une grande enveloppe confidentielle dont je suis le destinataire. Elle est sûre que c'est l'écriture de feu mon vieux copain Édouard Le Coz. Je me demande bien ce qu'elle contient. Évidemment, Sophie ne l'a pas ouverte et il faut que j'aille la récupérer moi-même.

— Elle ne peut pas l'envoyer ici ?

— Elle pourrait, mais je préfère la récupérer sur place. Elle a aussi mis de côté plusieurs objets, des documents qui m'appartiennent, retrouvés en faisant le rangement demandé, après mon départ, et un plein carton de dossiers d'affaires non résolues que Le Coz a laissés pour moi. J'en profiterai pour régler deux ou trois choses à Paris et organiser un petit déménagement pour ici. Juste le plus urgent. J'attendrai l'hiver pour faire mon déménagement définitif et la location de mon appartement. Avant ma nouvelle vie !

Morin voulait surtout ménager les susceptibilités pour le cas

où il ne se ferait pas à la vie en province, ou pour le cas où on ne le supporterait pas à Taulignan. Cela faisait bien longtemps qu'il avait quitté la région et ce n'était pas si simple – quel que soit le côté d'où on regardait les choses – de reprendre la vie d'il y avait trente ans, comme si de rien n'était. Pour éviter le risque de précipiter tout le monde une nouvelle fois dans le chaos, il fallait prendre son temps ou être subtil. Morin avait décidé de prendre son temps. Subtil, il n'était pas sûr de pouvoir l'être. Prudent, il n'avait révélé à personne qu'en réalité il avait pris un congé de disponibilité comme la réglementation l'y autorisait. Il avait pour une fois été particulièrement raisonnable et ne s'était pas jeté tête baissée dans un nouveau projet de vie sans prendre des précautions dans l'hypothèse où il en viendrait à changer d'avis.

Il quitta la maison des Bes vers midi, ayant décidé qu'il irait seul à la gare, par le car reliant Nyons à Montélimar. Inutile de donner à son départ une solennité qui n'avait pas lieu d'être. Il ne partait que pour quelques jours et il n'y avait rien d'extraordinaire, a priori, autour de ce voyage. Et puis, il éprouvait le besoin d'être un peu seul, de regarder le paysage sans avoir à être réellement attentif, sans avoir à poser des questions ou formuler tout haut ses réflexions sur les changements dans la région ou sur les événements.

Lorsqu'il sortit sur le quai n° 2 de la gare, l'animation le surprit. Le quai était envahi par des voyageurs très différents de ceux de son arrivée. À l'aller, Morin avait eu droit à des touristes français et étrangers, sac de randonnée sur le dos, vélo à la main, parés pour l'aventure. Au retour, il trouvait des groupes d'étudiants en route vers leur école lointaine, chahutant à qui mieux mieux. Les garçons, soumis à l'explosion de leurs hormones, tournaient autour des filles qui, hautaines, faisaient semblant de les ignorer. C'était un spectacle rafraîchissant pour Morin, qui se disait que cette génération était bel et bien vivante. Ils s'envo-

lèrent tous comme une volée de moineaux lorsque le TER leur ouvrit ses portes.

Le quai avait retrouvé son calme lorsque le TGV pour Paris arriva. Morin s'installa à sa place, cala son sac sous son siège et ferma les yeux. Deux minutes après le départ du train, il dormait à poings fermés.



---

## JOUR 2

---

Trois heures et demie plus tard, Morin entra chez lui, jetant une montagne de courrier sur la console de son entrée, se désolant de l'état de ses plantes vertes qui n'avaient pas été arrosées. Il leur fit prendre des bains de pied et s'excusa auprès d'elles, faisant valoir qu'il avait la tête à l'envers quand il était parti. Il espérait qu'elles seraient indulgentes et lui pardonneraient. Ce n'était pas gagné car elles avaient bien mauvaise mine et lui en voulaient probablement beaucoup...

Depuis des années Morin habitait le 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris, rue Jean-Pierre-Timbaud à l'angle de la rue Édouard-Lockroy. Il s'était installé là bien avant que le quartier ne devienne bobo. Il aimait les gens qui habitaient là lorsqu'il avait emménagé, tel Monsieur Allard fils, authentique et antique Auvergnat disait-il, qui aimait les histoires d'autrefois. Le père de Monsieur Allard était arrivé après la guerre. C'était un bougnat qui ne concevait pas de servir ses clients autrement qu'avec sa blouse grise boutonnée de haut en bas et son crayon à papier qu'il recalait régulièrement sur son oreille et avec lequel il griffonnait les additions sans jamais se tromper d'un franc, mouillant